

O. LA PHILOSOPHIE

0.LA PHILOSOPHIE ENGAGE L'HOMME EN TANT QU'HOMME	1
1. La Philosophie dans la Société et l'Economie de la Connaissance	1
2. La Philosophie proprement dite.	2
2.1 Le programme de terminale	2
2.2 PREMIERE QUESTION : La Philosophie elle-même, où est-elle, à l'intérieur de ce carré qui comprend toutes les sciences?	3
2.3 DEUXIEME QUESTION : La Philosophie se prétend-t-elle omnisciente ?	3
3. Deux interprétations de la Philosophie	4
3.1 Interprétation classique : la philosophie comme discours métaphysique	4
3.2 Interprétation contemporaine : la philosophie comme discours critique et purement métascientifique	5
4. TROISIEME QUESTION : qu'est-ce qu'on s'attend de vous	5

0.La Philosophie engage l'Homme en tant qu'Homme

Dans son sens le plus ancien, vénérable, profond et fort, la Philosophie n'est certes pas qu'une discipline d'étude parmi les autres. Bien qu'essentiellement dirigée à l'acquisition d'une connaissance rationnelle et méthodiquement fondée du monde qui nous entoure et nous habite – et en se prétendant, en ce sens, une science, et même la Science, par antonomase – la Philosophie est néanmoins une activité qui engage l'Homme en son être entier, sans épargner aucune dimension de son existence.

Qu'est ce que donc la Philosophie ?

1. La Philosophie dans la Société et l'Economie de la Connaissance

Au quotidien, lorsque nous disons que quelqu'un « a de la philosophie » ou qu'il « montre de la philosophie » dans une situation (plus au moins critique) donnée – il a par exemple su absorber une mauvaise nouvelle « avec philosophie » – nous entendons par là que la dite personne a de la « sagesse », du « bon sens »... Nous parlons dans ces cas de « philosophie » pour signifier l'attitude strictement morale d'une personne qui prend les choses à leur juste valeur et accepte la vie telle qu'elle est.

D'autre part, si interrogée, cette personne pourrait dire d'elle-même « ma philosophie est de vivre au jour le jour... » ou « ...de ne jamais attacher trop d'importance aux mésaventures qui nécessairement jalonnent notre vie de nous pauvres êtres mortels... ». Elle pourra en l'occurrence utiliser des maximes célèbres tirées du patrimoine universel de la Sagesse de tous les temps : « Carpe diem » [Horace] ou « A chaque jour sa peine... » [Evangile]... etc. le mot « philosophie » signifiant dans ce cas non pas une attitude pratique fondamentale, mais la conception générale de la vie et du monde qui en est à la base : une « théorie » sur la nature des choses et les lois qui les gouvernent. Une telle théorie pourra être plus au moins appropriée par celui qui en est le porteur, mais il s'agira toujours d'une vision des choses que ce dernier aura activement et consciemment choisi d'adopter à partir de son expérience passée, et en vue de ses expériences à venir. Cette idée se précise et se systématise lorsqu'une entreprise – une association, un parti politique etc. – expose à ses potentiels clients (associés, inscrits...) les principes généraux qui inspirent sa « mission », comme le fait Google :

GOOGLE et les « clés » de la Philosophie « Notre philosophie : Les "10 points clés" de Google : 1. Rechercher l'intérêt de l'utilisateur et le reste suivra 2. Mieux vaut faire une seule chose et la faire bien 3. Toujours plus vite 4. La démocratie fonctionne sur le Web 5. Vous n'êtes pas toujours au bureau lorsque vous vous posez une question 6. Il est possible de gagner de l'argent sans vendre son âme au diable 7. La masse d'informations continue de croître 8. Le besoin d'informations ne connaît aucune frontière 9. On peut être sérieux sans porter de cravate 10. Il faut toujours aller de l'avant » [www.google.com]

Attitude profonde, donc, sagesse pratique fondamentale d'un côté, et conception générale de la réalité – sa nature, ses lois... – consciemment élaborée par notre esprit à l'issue d'un chemin de connaissance intimement vécu et authentiquement approprié, de l'autre. Le bon sens commun nous offre déjà des caractéristiques qui très essentiellement appartiennent à la Philosophie « proprement dite » dès sa première naissance chez les Grecs, il y a maintenant à peu près 2400 ans, comme nous allons toute suite le voir. D'autre part, cette référence à Google – dont certains principes d'action (comme le 2, 6, 8, 10) sont déjà si proprement philosophiques – nous intéresse particulièrement, Google étant l'une des expressions les plus éminentes des ainsi dites « Société » et « Economie du Savoir », c'est à dire de l'humanité présente – notamment occidentale – en ce qu'elle a enfin repris conscience que la « richesse des nations » ne réside, en dernière analyse, ni dans l' « intérêt personnel » [A.Smith, CDP,287] ni dans l'or, ni dans le blé, mais dans le désir de Connaissance qu'abrite le cœur des leurs citoyens, comme le dit le fameux texte du Conseil européen de Lisbonne 2000 :

L'UE de la Connaissance « L'Union Européenne se trouve face à un formidable bouleversement induit par la mondialisation et par les défis inhérents à une nouvelle économie fondée sur la connaissance. Ces changements touchent tous les aspects de la vie de chacun et appellent une transformation radicale de l'économie européenne ». [Lisbonne 2000]

En ce même 2000, l'OCDE a affirmé avec autant de force la nécessité de redonner à la « pratique réflexive » la primauté qui par nature et de droit lui appartient sur toute autre forme de praxis ou de pensée « technique » et mécanisable.

L'OCDE des Compétences Clé « La capacité des individus à réfléchir et à agir de façon réflexive est au cœur du cadre des compétences-clé : cette pratique réflexive n'implique pas seulement d'appliquer une formule ou une méthode de manière routinière dans une situation donnée, mais aussi de faire face au changement, de tirer des enseignements des expériences et de réfléchir et d'agir avec esprit critique. [...] La réflexion implique des processus mentaux complexes : le sujet de la réflexion doit devenir son objet. Par exemple, chez un individu qui s'est appliqué à maîtriser une technique mentale donnée, la pratique réflexive lui permet de réfléchir à cette technique, de l'assimiler, de la mettre en rapport avec d'autres aspects de son vécu et de la modifier ou de l'adapter. Chez les individus qui recourent à la pratique réflexive, de tels processus de réflexion conduisent à des applications ou à l'action. [La Sélection et la Définition des Compétences Clé : OCDE 2000]

Lorsqu'il est question d'un Sujet qui devient son Objet afin que les comportements «routiniers » ou les « techniques mentales» connues par la personne concernée (par exemple ses compétences mathématiques) deviennent à leur tour les contenus d'une pensée purement réfléchissante avant d'être mis mécaniquement en œuvre, et bien là c'est la Philosophie qui est premièrement engagée comme maître du jeu. Le monde actuel interpelle donc très explicitement la Philosophie et les philosophes auxquels nous devons les traits fondamentaux de notre civilisation et de notre science (les principaux programmes éducatifs européens sont pour cette raison intitulés à Socrate, Comenius, Erasmus...) : car d'autant plus les hommes « technicisent » leur processus vitaux, d'autant plus la sagesse contemplative et purement réfléchissante et de la Philosophie, intrinsèquement imperméable à toute forme de mécanisation, s'avère une clé indispensable pour faire face aux défis du Présent.

En somme, dans une société intégralement basée sur un «besoin de savoir » qui n'arrête de grandir – et qui réalise en ce sens la définition même que la Bible et les Grecs ont donné de l'Homme comme « animal», qui « par sa propre nature désire le savoir » (T11) et la contemplation de la Vérité (T12) jusqu'à en convoiter la possession et à se mettre contre Dieu même (T10) pour l'acquérir – ... dans une telle société, un robot comme Google est, dirait-on, le «moteur de recherche » par antonomase : il nous permet de nous déplacer, dans le tour d'un instant, d'un bout à l'autre d'un immense océan d'informations, en nous aidant en même temps à ne pas nous y égarer dedans. Ce miracle technologique, toutefois, ne peut pas tout faire à notre place : il n'est qu'un moyen de transport et de fourniture parfaitement mécanique, et donc purement extérieur, même s'il représente, aux yeux du philosophe, l'Outil Technique par Excellence, comme il n'en avait jamais rêvé. Car c'est bien le Philosophe, comme Platon l'a dit le premier, l'homme qui va «toujours de l'avant » poussé par un désir de savoir qui « ne connaît pas de frontières »... mais pour cette même raison il comprend bien que le seul moteur qui pourra fiablement le conduire jusqu'au bout de sa recherche ne peut qu'avoir une nature purement intérieure car irréductiblement humaine.

2. La Philosophie proprement dite.

2.1 Le programme de terminale

Des limites qui intrinsèquement appartiennent à tout « moteur de recherche » purement technique et extérieur, vous pouvez vous rendre compte si seulement vous jetez un coup d'œil au programme de philosophie que nous devons affronter cette année selon les indications du Ministère de l'Education Nationale (CDP,4). Sans aucune exagération on peut bien dire qu'il s'agira de traverser ni plus ni moins que l'Immense Océan du Savoir : la Philosophie étant à la fois le moteur et la boussole purement intérieurs qui devront nous rendre capables d'un tel exploit, apparemment impossible. Pour bien voir cela, concentrons-nous sur l'ensemble des « notions » auxquelles vous devrez être initiés pour que grâce à leur synthèse vous puissiez vous faire une idée de la Philosophie en sa nature spécifique et irréductible.



Fig.0

Le périmètre global des questions à traiter apparaît dans votre texte comme un quadrilatère (ici le « Carré des Savoirs », que j'ai à mon tour inscrit dans le « Cercle de la Connaissance », ci-dessus) comprenant dans la colonne de gauche 5 notions principales dont chacune détermine, nous dit le BO, un certain « champ de problèmes » qui « oriente les directions fondamentales

de la recherche » ; chacun de ces 5 « champs » se subdivise à son tour (colonne de droite) en un ensemble de sous-notions (pour un total de 25) « dont le traitement permet de spécifier et de déterminer, par les relations qu'il établit entre elles, les problèmes correspondant à ces divers champs ». Bref nous sommes en présence d'un vrai « champ d'énergie cognitive » intérieurement sillonné par une grille de lignes de force – 5 notions fondamentales + 25 sous-notions – que nous devons parcourir (plus au moins, selon les séries) dans toutes les directions.

Appelons donc le quadrilatère prévu par notre programme le Champ Global – ou le Carré – des Savoirs. Nous avons bien raison de le faire, car rien qu'en les saisissant d'un simple coup d'œil, ces trente notions comprennent ni plus ni moins que la totalité des connaissances humaines, et donc des sciences et des arts qui s'occupent de nous les fournir. A la recherche de la Philosophie, nous rencontrerons sur notre chemin la psychologie, la physique, les mathématiques, la biologie, l'histoire, la théologie, l'économie, le droit, la politique, l'art, la littérature... Face à cette étonnante circonstance, trois questions s'enchaînent très naturellement dans notre esprit.

2.2 PREMIERE QUESTION : La Philosophie elle-même, où est-elle, à l'intérieur de ce carré qui comprend toutes les sciences?

La réponse nous vient, elle aussi, très spontanément aux lèvres, car nous l'avons déjà donnée en voyant dans la Philosophie non pas l'une des disciplines scientifiques à affronter, mais le moteur qui de l'intérieur de nous-mêmes et donc de chacune d'entre elles, nous permettra de les atteindre toutes. La Philosophie « proprement dite » ne se trouve donc dans aucune des « cases » qui subdivisent le « Carré des Savoir », car au-dedans de ce carré elle est en même temps partout et nulle part : depuis toujours « moteur » profond de la science, elle est pour ainsi dire le carré même, ou encore mieux sa troisième dimension, sa profondeur (où j'ai pour cette raison tracé le « phi » qui la symbolise) aux carrefours de toutes les autres disciplines, car aucun des savoirs qui habitent cet espace – aucun savoir humain – ne lui est étranger. *Homo sum, humani nihil a me alienum puto* [Térence] – « Je suis un homme et j'estime que rien de ce qui est humain ne m'est étranger » – est bien la devise du Philosophe qui, comme nous l'avons dit, s'occupe de l'Homme en sa totalité, sans accepter qu'aucun découpage « disciplinaire » et académique n'interrompe le flux vital de ses questionnements.

Or cela signifie, évidemment, qu'à la fin de cette année vous devrez, d'une façon ou d'une autre, savoir parler de tout... sans dire n'importe quoi, et pour ce faire vous devrez disposer d'un «moteur de recherche » intérieur capable de vous orienter et vous déplacer en temps réel dans n'importe quel lieu de cet Océan de la Connaissance dont votre texte vous donne un premier aperçu, très synthétique, mais néanmoins efficace.

Cette conclusion assez anxieuse nous mène tout droit à la question suivante.

2.3 DEUXIEME QUESTION : La Philosophie se prétend-elle omnisciente ?

Savoir parler de tout sans dire n'importe quoi signifierait-il tout savoir ? A cette question, nous donnerons deux réponses : d'un côté bien sûr que **NON**, mais de l'autre, incontestablement **OUI**.

NON – Dans un sens bien sûr que *non* : le philosophe ne se prétend pas omniscient – C'est bien cela que Platon affirme avec force, dans le Sophiste – « Mais mon enfant... au nom des dieux, penses-tu que cela soit possible? Peut-être vous autres jeunes gens voyez-vous plus net et nous plus troublé en cette affaire... Je demande s'il est possible qu'un homme sache tout ! » [Soph. 233e] – et il s'exprime ainsi lorsqu'il s'agit de bien établir la différence entre le philosophe – l'ami [philos] de la sagesse, [sophia] – et son imitation trompeuse : le « sophiste », justement, le soi disant « expert » ou « technicien » de la Sagesse (le « sophiste » étant à la sophia ce que l'anatomiste est à l'anatomie, le bibliste à la Bible etc.)... bref, l'antiphilosophe par excellence.

Cette opposition entre deux termes – « philosophie » et « sophistique » – jaillissant ensemble d'une seule et même racine (sophia) exprime d'ailleurs parfaitement les circonstances historiques qui en ont vu la première, violente explosion.

La Philosophie est née avec Socrate, le maître de Platon, au cœur de la Grèce dite « classique » [Ve-IVe siècle av. JC], et elle est née d'un côté en s'imposant comme une nouvelle et révolutionnaire forme de sagesse – tout à fait inouïe, certes, mais néanmoins la seule héritière légitime de la Sophia et des grands « sages » des époques dite « archaïque » et (par Nietzsche) « tragique » – et de l'autre en menant, pour cette même raison, un combat impitoyable contre ses ennemis jurés : les usurpateurs de la Sophistique. Les « sophistes » étaient un mouvement d'intellectuels, d'« opinion leader », de conférenciers... qui en se prétendant, eux, les vrais « nouveaux sages » avaient envahi, avec leur imposture, la nouvelle Cité démocratique : l'Athènes à peine refondée par la Constitution de Solon (le dernier des mythiques « 7 sages ») qui pour la première fois dans l'histoire avait donné à tout citoyen – chose vraiment inouïe – le droit à la Parole.

L'arène du combat entre le Philosophe et le Sophiste était donc la Polis (la Cité) en son ensemble (T14), la revendication commune étant celle d'être – chacun de son côté – l'héritier légitime de la Sagesse des ancêtres, tandis que l'enjeu, le prix à remporter, n'était rien de moins que le pouvoir sur la Parole – le *Logos* –, et par là le Pouvoir tout court. De quelle imposture s'agissait-il donc, dans le cas des sophistes ? Nous l'avons dit : de celle de quelqu'un qui nous fait croire qu'en ce que soi disant il sait parler de tout, par là même il sait tout. De toute évidence, seulement un sophiste – un imposteur la Sagesse – peut prétendre l'omniscience à partir du fait qu'il sait faire un usage « technique » de la parole qui lui permet de discuter – et, sous paiement, apprendre à le faire – de tout et de n'importe quoi dans les circonstances les plus « chaudes » de la vie citoyenne : au tribunal, dans le débat politique, à la télé... Jamais le vrai philosophe ne dira avoir (ou vouloir) la maîtrise « technique » de la Sagesse, dont il n'est qu'un dévoué porte-Parole.

C'est donc (1) en défiant l'imposture manifeste de la Sophistique (« je sais tout car [en étant l'Expert de la Parole] je sais parler de tout ») et (2) en renouant en même temps avec la vénérable tradition « oraculaire » de la Sagesse si chère à la conscience des grecs de son époque (le fameux « connaît-toi toi-même » de Socrate est le mot que ce même Solon – sage et législateur – avait gravé sur le Temple d'Apollon à Delphes) ... c'est en réalisant ce double-pas, dis-je, que le philosophe Socrate, tout en ayant été désigné par Apollon en personne comme « le plus sages des hommes » (T15), affirme péremptoirement, lors du procès qui entraînera sa mort, qu'au contraire de ce qui se passe chez les sophistes, la sagesse originelle de la Philosophie est dans ce qu'elle

nous fait tout d'abord savoir... notre non-savoir : « le plus sage d'entre vous, c'est celui qui, comme Socrate, reconnaît que sa sagesse n'est rien ».

Cette célèbre affirmation – « je sais que je ne sais pas » – n'est certes pas qu'un paradoxe, mais bien la première expression, de ce que nous venons juste de voir rien qu'en contemplant le programme de cette année: la connaissance philosophique n'est nulle part dans le « carré des sciences ». En fait, cette prise de conscience de son ignorance, tout à fait incontournable pour tout philosophe qui en soit un (cf.T(2)) **se fait toujours par rapport à l'ensemble des sciences déjà existantes**, dont chacune se prétend naturellement porteuse d'une certaine vérité (sans quoi elle ne serait pas la science qu'elle est !).

Dans le cas de Socrate, son aveu final avait été le résultat d'une enquête qu'il avait personnellement menée dans l'enclos de la Cité à la suite des mystérieuses paroles de l'oracle d'Apollon (T15). Il avait donc passé au crible de ses questionnements, un par un, tous les savants d'Athènes, convaincu qu'ils étaient sans doute tous plus savants que lui. Conclusion : tout en se prétendant « sage », aucun de ces « experts » n'avait passé l'examen. Aucune des sciences connues ne pouvait donc revendiquer la possession d'une vraie sagesse, qui demande, de toute évidence – comme l'OCDE le dit – non seulement la capacité d'exécuter des tâches mentales mécanisées, mais aussi, et bien plus essentiellement, la présence critique et réfléchissante au sens et à la vérité de ce que l'on est en train de faire lorsqu'on fait de la « science ».

OUI – Dans un autre sens bien sûr que *oui* : la Philosophie ne peut pas éviter de tendre à, et en ce sens de prétendre, l'« omniscience » : de cibler la connaissance de la Totalité du Connaisable – Le philosophe en effet ne se sert pas du paradoxe socratique – « tout mon savoir est de ne rien savoir » – pour se dérober, en déniait ce qui pourtant est sous les yeux de tous dès qu'il est venu au monde : coute que coute, il veut tout savoir, car il aime le Savoir en tant que tel, dans sa pureté et donc dans sa totalité. C'est par conséquent ce même Socrate qui affirme, dans le T16, une vérité apparemment opposée à celle que nous venons d'entendre: « le philosophe désire la sagesse, non pas dans telle ou telle de ses parties, mais tout entière ». Nous en concluons que même dans sa ridicule prétention d'omniscience, le Sophiste demeure néanmoins une caricature, donc bien une imitation du Philosophe et de son ambition la plus profonde qui, depuis toujours et incontournable, est celle d'une connaissance ultime et absolument fondée de tout ce qui existe, en sa totalité achevée.

L'ironie du texte cité (T16) où l'avidité de connaissance du philosophe est comparée à celles du Dongiovanni, de l'ivrogne, l'arriviste...) nous pousse toutefois à faire attention : si le Philosophe n'est pas le Sophiste, car il ne se prétend pas omniscient même en prétendant, par sa propre nature, pouvoir atteindre la Totalité du Savoir, il n'est non plus, pour ainsi dire, le glouton, l'« accro » de la Connaissance. Il n'est pas un « Google » de l'érudition, qui dévore en un éclair n'importe quel livre, ni l'« intello » hyperinformé décrit en T17, qui court de spectacle en spectacle, de concert en concert, de vernissage en vernissage... si passionné qu'il paraîtrait l'être, par toute forme de savoir. Si le philosophe « aime la sagesse » plus que sa vie, il l'aime, pour cette même, très évidente, raison *sagement*.

Résumons : le Sophiste avec son imposture d'omniscience, qui « sait tout » car il prétend savoir parler « techniquement » de n'importe quoi ; l'Erudit avec la masse énorme de ses connaissances qui dépassent de loin ce dont un homme aurait en effet besoin; l'Intello hyperinformé – l'accro de l'actualité – qui sait tout ce qu'il faut savoir pour être « un homme de son temps »... ces personnages ne sont que des vulgaires imitations du Philosophe, lequel n'est si essentiellement concerné par la totalité des savoirs qu'en ce qu'il en recherche cette Vérité commune qui, unique, luit sur leur fond comme une étoile intouchable.

3. Deux interprétations de la Philosophie

Ce positionnement tout spécial de la Philosophie par rapport aux autres sciences, tel que je viens de l'esquisser – un seul et unique « phi » sur le fond de la totalité des savoirs – a engendré deux interprétations fondamentales de cette discipline et de son objet : l'une forte, que nous dirons « classique » ou « métaphysique », et l'autre faible, qui appartient éminemment à l'âge contemporain, « scientiste » matérialiste et antimétaphysique par vocation.

3.1 Interprétation classique : la philosophie comme discours métaphysique

Selon l'**interprétation classique** de la Philosophie, l'aboutissement suprême de son inlassable recherche de la Vérité de l'Être – que l'être humain *ne peut pas éviter de poursuivre*, en se prétendant soi-disant "indifférent" à la question (T24) – est dans l'enfantement – de son propre sein – d'une *science* à part entière (T18), ayant *son objet propre*, dont elle seulement peut s'occuper, de même que ce n'est qu'à la Physique de s'occuper des corps inanimés, à la Biologie de s'occuper des corps vivants, à la Psychologie de s'occuper des "esprits"...

Or cette science première fille de la Philosophie n'est autre que la "Métaphysique", et l'objet qui lui est propre est justement la Vérité Ultime des choses – de toutes les choses, des atomes à Dieu – leur Être absolu (T19) qui, « en tant qu'être » est, dans son Unité insécable (T20), la source ultime, le « moteur immobile » (T21) de tout ce qui est, vit et bouge sous le Ciel :

« Il existe une science qui étudie l'Être en tant qu'être et les attributs qui lui appartiennent essentiellement. Elle ne se confond avec aucune autre des sciences dites particulières car aucune de ces autres sciences ne considère en général l'Être en tant qu'être mais, découpant une certaine partie de l'Être, c'est seulement de cette partie qu'elles étudient l'attribut : tel est le cas des sciences mathématiques » (T18 [Aristote CDP T7,111])

Selon cette vision, le philosophe ne s'occupe de l'ensemble des [autres] sciences qu'en ce que dans chacune d'entre elles il cible cette partie de vérité dont elle est l'irremplaçable porteuse, son but final étant toutefois, en tant que philosophe, la Vérité, ce qui est vraiment : l'Être unique à la racine de tous les êtres. C'est cet Être/Vérité qui est en soi, en sa pureté, l'objet éminent de la Philosophie, qui se réalise dès lors primordialement comme Science de l'Être – ou Ontologie, ou Métaphysique – et seulement en deuxième lieu, et comme conséquence de cette prérogative essentielle, comme un discours sur les autres sciences.

Si, par exemple « avides de goûter de toute science » (T16) nous nous mettons « joyeusement à l'étude » des mathématiques, et que pour ce faire nous apprenons nombre de théorèmes etc., c'est que, de toute évidence, seulement en mathématiciens il nous est donné de contempler les vérités que ces entités que sont les nombres et les figures géométriques nous dévoilent. En philosophes

toutefois, les êtres et les vérités mathématiques ne nous intéressent qu'en ce qu'ils sont des parties, des membres – des branches, dit Descartes en [T2](#) – du grand arbre de la « Vérité toute entière » : de l'Être en sa totalité absolue. C'est donc en incarnant pleinement cette vision forte et classique des choses, que Hegel peut écrire, en [T22](#), que pour être la science qu'elle se doit d'être, la Philosophie ne peut que prendre la forme d'un Système et d'une Totalité « circulaire » car parfaitement achevée.

3.2 Interprétation contemporaine : la philosophie comme discours critique et purement métascientifique

La prise de conscience socratique qui propulse toute la philosophie occidentale (« je sais que je ne sais pas, c'est-à-dire qu'aucune des sciences connues n'est en possession de la Sagesse ») est une vérité purement négative qui depuis le début a enfanté, à côté de la vision forte de la recherche philosophique, un courant de pensée de polarité contraire, plus au moins franchement antimétaphysique, toujours à la chasse de la Vérité Absolue, non pas pour la saisir, mais pour démontrer qu'elle n'existe pas.

Faisons toutefois bien attention ! Tous les penseurs qui le long des millénaires ont incarné ce courant sont sans aucun doute des philosophes au même titre que leurs adversaires, car leur pensée se tient rigoureusement au niveau de notre « phi » : une voix soliste qui très distinctement retentit sur la profondeur du cœur des sciences que l'on dit « positivement » existantes ([T23](#)). Autrement dit, le discours proprement philosophique ne concerne pour ces penseurs, ainsi que pour tous les autres, aucune des vérités scientifiques particulières, mais seulement la Vérité vers laquelle toutes les sciences, en tant que telles, ne peuvent que converger comme vers un point d'intersection commune, aussi infiniment éloigné soit-il, comme dans un tableau de la Renaissance italienne.

Quelle est donc la différence entre ces philosophes et les philosophes « classiques » ou « métaphysiques » ? La différence est en ce que pour les « antimétaphysiques » la Vérité unique ciblée par la Philosophie, n'a aucune existence autonome et ne peut, par conséquent, être l'objet spécifique d'aucune science « positive » ; s'obstiner à le penser signifie donc être dupes d'une illusion d'optique, qui prend la profondeur d'une simple image en perspective pour une dimension effectivement existante de la Réalité. La vérité est que le philosophe ne peut en aucun cas aboutir à une Science de la Vérité ou de l'Être, et toute « métaphysique » ne sera qu'une pure chimère et un rêve de la raison.

Quelle sera dès lors la fonction propre de la Philosophie, étant donné qu'elle ne peut nous fournir aucune connaissance proprement dite, et qu'en même temps elle ne peut renoncer à la poursuite de la Vérité ? Cette fonction sera purement négative, ou « critique ». La seule recherche de la connaissance philosophiquement légitime sera la critique des connaissances atteintes par les sciences déjà existantes : au philosophe n'appartient par conséquent, tout au plus, qu'un discours concernant le discours scientifique [= un discours métascientifique] qu'il s'occupera de critiquer et de purifier de toute prétention métaphysique, à savoir de toute ambition de pouvoir atteindre l'« Être » absolu des choses.

Cette vision purement négative de la Philosophie s'est présentée, le long des millénaires, selon des différentes gradations [sur l'histoire de l'« antimétaphysique » cf. le [T24](#) de Kant] qui vont des positions dites « sceptiques » plus au moins fortes de l'Antiquité (cf. Pyrrhons [T25](#)) et de l'Époque Moderne (cf. Montaigne [T26](#), Hume [T27-28](#)) à l'authentique naufrage que la raison humaine en sa totalité a subi dans l'Âge Contemporain sous les coups du nihilisme nietzschéen ([T29-30-31](#)) et post-nietzschéen, dont le passage de Michel Foucault en [T33](#) représente un exemple éminent.

Il faut toutefois bien souligner que même sans arriver à des positions explicitement sceptiques ou nihilistes, toute notre époque est globalement hostile à l'idée qu'à côté de celles que nous fournissent les disciplines scientifiques ordinairement admises – comme la Physique – il puisse exister une vraie connaissance – en ce sens « scientifique » – irréductiblement philosophique (une méta-physique, donc). Cette conviction est à la base du fait que dans les universités laïques du monde entier, vous trouvez des chaires de « philosophie du langage », de « philosophie de la science », de « philosophie de la religion », de « philosophie de l'esprit », en somme de philosophie de quelque chose d'autre (où d'une certaine époque) mais non pas de « philosophie » pure et simple ou, encore moins, de « métaphysique ».

En un mot : la parole philosophique est, à l'âge présent, quasiment vidée de la possibilité d'enfanter une vérité autonome, sa fonction majeure étant plutôt celle de produire un discours critique et problématisant sur le complexe des autres sciences, et du monde qui nous entoure. En un mot, dans le monde actuel la Philosophie est pour ainsi dire la conscience critique du système des sciences, et par là même de notre entière civilisation.

Or, s'il est bien vrai que dans aucune université au monde vous ne trouverez un enseignement de « philosophie » pure et simple il est vrai aussi que vous-mêmes, élèves de terminale, êtes censés apprendre – être initiés à – la Philosophie, elle-même.

Qu'est ce qu'on s'attend de vous donc ?

4. TROISIÈME QUESTION : qu'est-ce qu'on s'attend de vous

Ce qu'on s'attend de vous, nous le savons déjà : à la fin de cette année vous êtes censés avoir appris à parler de tout, sans dire n'importe quoi, sans pour autant être préalablement obligés d'atteindre l'Omniscience. Maintenant nous pouvons être plus précis. Il y a trois pièges majeurs dans lesquels peut tomber un jeune de votre âge lors de son initiation à la Philosophie « pure et simple »...trois grands dangers qui ont la voix – le masque – de trois personnages toujours aux aguets sur le chemin du Philosophe :

(1) **Le Misologue** - Qui tentera de vous convaincre que si la philosophie est en même temps « nulle-part-et-partout » dans le « Carré des Savoir » cela signifie ni plus ni moins qu'elle n'importe quoi. C'est le risque de la misologie : la haine (=misos) et le mépris pour toute forme de pensée réfléchissante, qui veuille s'interroger sur le sens de ce qu'elle fait avant de prendre ce chemin, plutôt que cet autre.

(2) **Le Sophiste** – Qui voudra vous mener sur la route du tricheur de la Sagesse, de l'ambitieux qui parmi tous les trésors de Connaissance dont elle est prête à vous combler sans rien demander en échange, ne convoite que l'acquisition de certaines « techniques » visant à la persuasion de l'adversaire (ou du public, ou de l'enseignant, ou de l'examineur...) sans aucunement se soucier de la vérité de ses propos.

(3) Le Dialecticien Noir – Une fois que vous aurez goûté au vin de la Dialectique, ce masque pourra chercher de vous enivrer avec ses promesses de puissance intellectuelle, de façon à ce que la facette négative de la Philosophie (le dissolvant de son pouvoir critique) vous entraîne irrésistiblement vers... le « coté obscur » de sa force :

«Tu as dû remarquer, je pense, que les adolescents, lorsqu'ils ont une fois goûté à la dialectique, en abusent et en font un jeu, qu'ils s'en servent pour contredire sans cesse, et qu'imitant ceux qui les réfutent, ils réfutent les autres à leur tour, et prennent plaisir, comme de jeunes chiens, à tirailler et à déchirer par le raisonnement tous ceux qui les approchent. Oui, ils y prennent un merveilleux plaisir. Après avoir maintes fois réfuté les autres, et été maintes fois réfutés eux-mêmes, ils en arrivent vite à ne plus rien croire du tout de ce qu'ils croyaient auparavant; et par là eux-mêmes et la philosophie tout entière se trouvent discrédités dans l'opinion publique » [Platon, République VII]

Or ces trois masques sont en réalité les trois facettes d'une seule et même attitude d'ordre essentiellement éthique : l'indifférence à la vérité dans la recherche d'une réponse recevable aux questions qui nous sont posées. Que l'on choisisse le mépris du Misologue, la ruse du Sophiste, ou le déchaînement réfutateur du Dialecticien Noir... ce qui nous guide dans tous ces cas – que l'on s'en rende compte ou non – est la conviction intime que la question soulevée a pour nous si peu de poids que peu importe si la réponse trouvée est la vraie ou non. Imaginez en effet de devoir répondre à deux questions de ce genre (ce qui va sans doute se faire d'ici très peu de temps) :

« Faut-il préférer le bonheur à la vérité ? »

« Faut-il préférer l'Ecole de Commerce à l'Académie d'Art Dramatique ? »

La première question est l'un des sujets de dissertation philo au BAC ES de 2006, tandis que la deuxième est (qui sait ?) peut-être déjà en train de tourner dans la tête de quelqu'un d'entre vous (que chacun/chacune pense donc à sa question concernant son avenir proche). Et bien je suis disponible à parier que dans ce dernier cas aucun espace légitime ne sera donné dans votre tête à aucune des voix de nos trois masques, car vous avez intérêt – et ô combien : il en va de votre bonheur ! – à ce que votre réponse soit vraiment la Vraie. C'est pour cette raison – tellement était-il amoureux de la vraie vérité – que le Grand Chef de la philosophie française – M. René Descartes – a décidé, le moment venu, de quitter la cage d'or de sa vie de potentiel érudit, pour aller lire directement dans le « grand livre du monde » (T33), où les hommes ont vraiment intérêt à ne pas se tromper.

Quant à la réponse à la première question – que vous devrez savoir fournir selon les règles d'art du bon apprenti-philosophe que j'aurai soin de vous fournir –... c'est bien ici que nos amis le Misologue, le Sophiste et Dialecticien Noir vous attendront pour vous faire tomber dans leurs pièges.

Le premier affirmera avec dédain «la philosophie c'est écrire n'importe quoi sur n'importe quoi» cela ne vaut pas la peine de s'efforcer ». Le deuxième répondra, rusé et aigu : «tu as tort : la philosophie est essentiellement une question de techniques – très utiles dans toutes les situations de la vie ! – d'argumentation et d'écriture... peu importe en réalité combien l'on s'approche vraiment de la vérité dans ses réponses (et d'autre part...«Qu'est-ce que la vérité?» nous a riposté une fois pour toutes, et plein de sagesse stoïcienne, notre ami Ponce Pilate [Jn 18,38]...) : cela suffira donc que nous montrions notre habileté logique, expressive, rhétorique... dans la défense du oui aussi bien que dans celle du non, et nous aurons persuadé notre public que nous avons bien compris qu'est-ce que la Philosophie ».

Le troisième interviendra enfin, plein de zèle et d'énergie critique : « vous avez tort tous les deux : la philosophie n'est ni n'importe quoi, ni une simple technique de persuasion pour vos finalités misérables: elle est une arme de destruction lancée contre n'importe quelle prétendue « vérité » qui veuille nous endormir avec ses dogmes et ses duperies. Je vais donc vous montrer comment je réfuterai à la foi le oui et le non, en réduisant au silence aussi bien vous que mon public consterné... ».

Voilà donc ce qu'on s'attend que vous ne fassiez pas. Autrement dit, de vous on s'attend premièrement que vous ne restiez pas indifférents au fond des questions que l'on vous posera, car une telle prétendue indifférence (« mère du chaos et de la nuit ») est en réalité la première des duperies qu'arrivé au seuil de son âge adulte, un homme est appelé à savoir démasquer, comme Immanuel Kant nous l'enseigne :

«Aujourd'hui, après que toutes les voies (à ce que l'on croit) ont été vainement tentées, le dégoût ou une parfaite indifférence, cette mère du chaos et de la nuit, règne dans les sciences. [...] Il serait bien vain, en effet, de vouloir affecter de l'indifférence pour des recherches dont l'objet ne saurait être indifférent à la nature humaine. Aussi tous ces prétendus indifférents, qui prennent si bien soin de se déguiser en substituant un langage populaire à celui de l'école, ne manquent-ils pas, pour peu qu'ils pensent à quelque chose, de retomber dans ces mêmes assertions métaphysiques pour lesquelles ils avaient affiché tant de mépris» [cf.T24]

Ce sera donc à vous de choisir entre une attitude «métaphysique» et une attitude «antimétaphysique» – chacun selon son caractère et ses préférences, et même son goût du moment... – ...ce qui en revanche vous n'aurez pas le droit de faire lors de votre initiation à la Philosophie, est d'«affecter l'indifférence» devant la tâche, si essentiellement humaine, de la Recherche de la Vérité", où qu'elle se cache, d'où qu'elle vous appelle à la suivre dans l'immaîtrisable immensité de l'Océan du Savoir.